

Le japonisme, métamorphose du regard

Dans un livre érudit et drôle, Sophie Basch retrace l'histoire d'une notion dénaturée

ESSAI

Le terme « japonisme » désigne le plus souvent l'enthousiasme pour les arts du Japon qui s'est emparé de l'Europe et de l'Amérique depuis l'ouverture du pays aux puissances occidentales, en 1854, jusqu'à son entrée dans le concert des nations en 1905, après sa victoire contre l'Empire russe. Ce mouvement a donné naissance à une forme d'histoire de l'art qui traque les influences japonaises sur les deux bords de l'Atlantique. Au Japon, une fois réimporté, il sert à rappeler ce que la modernité artistique doit aux artistes locaux.

Sophie Basch, dans *Le Japonisme, un art français*, livre aussi érudit que drôle, ingénieusement illustré, récuse cette définition ré-

ductrice, relatant la généalogie d'une métamorphose du regard qui eut Paris pour centre. Une note placée au seuil de son essai donne le ton : « *Ce livre ne parle pas du Japon mais de la France.* » Oscar Wilde le précurseur l'affirmait dès 1891 : « *D'ailleurs, tout le Japon est une pure invention. Un tel pays et une telle nation n'existent pas.* » L'histoire française du japonisme lui donne raison.

Formules assassines

Sophie Basch retrace la trajectoire de ce mot, depuis son invention en 1872, dans les pages de la revue *La Renaissance littéraire et artistique*, par Philippe Burty, critique d'art protestant, républicain et anglophile. Ce néologisme voit le jour sans définition. Les premières apparitions en 1875, en anglais puis en

français. Dix années plus tard, son géniteur parlera d'un « *nouveau champ d'études artistique, historique et ethnographique.* »

Au fil des pages, un concert extraordinaire d'artistes, d'amateurs et de critiques rivalise d'érudition et de formules assassines pour démontrer que les arts du Japon ne sont, au fond, qu'un miroir-sorcier dans lequel la modernité occidentale apparaît déformée. Essuyées de frais par la lame de Hokusai (1760-1849), toutes les grandes querelles artistiques françaises prennent de nouvelles couleurs. L'espace d'un demi-siècle, les défenseurs du japonisme chambardent la création, nourrissent les débats esthétiques et conquièrent le grand public.

Sophie Basch fait sienne la formule de Jules de Goncourt en 1869, pour qui cet enthousiasme

pour le Japon fut une « *révolution de l'optique* » où l'art occidental s'imprégna d'une altérité nouvelle. Il avait aussi été la manifestation d'un goût des monstres, tels ceux de Clémence d'Ennery (1823-1898), ou encore la source de pastiches géniaux, comme *Les Trente-Six Vues de la tour Eiffel* (1896-1902), d'Henri Rivière. Histoire décapante d'une vogue française, anthologie formidable de la critique d'art jusqu'aux années 1920, ce livre constitue aussi le catalogue en près de 250 images d'un cabinet d'amateur digne des pages de Georges Perec. ■

FRANÇOIS LACHAUD

LE JAPONISME, UN ART
FRANÇAIS,
de Sophie Basch,
Les Presses du réel, 558 p., 32 €.